FRC
21702
Case
FRC
21495

DISCOURS (*)

FAMILIER ET PREPARATOIRE

A DES INSTRUCTIONS

CONTRE

LA RELICION DES PRETRES,

PRONONCÉ dans le club révolutionnaire des vrais Sans-Culottes, séant à Chartres, le dimanche 26 Mai, l'an second de la République Française;

PAR *le citoyen* LONQUEUE *membre dudit club, et député suppléant à la convention nationale, et* RÉIMPRIMÉ *ce* 25 *Brumaire, par ordre du Ministre de l'Intérieur.*

CITOYENS, MES FRERES ET MES AMIS,

Prêtez une oreille attentive; écoutez pour votre instruction et pour votre bonheur; je ne vous dirai rien de moi-même, je vous exposerai seulement les opinions des hommes les plus savans, les plus humains et les plus attachés aux intérêts du peuple.

Une grande révolution s'opère pour vous; et

(*) Répandez le plutôt que vous pourrez, sur-tout dans les campagnes les vérités que ce discours contient.

THE NEWBERRY LIBRARY

sans vous en douter, vous retardez sa marche, en persistant à croire aveuglément ceux qui vous ont trompés, et en refusant d'écouter avec faveur ceux qui vous parlent le langage du bon sens, de la franchise et de la vérité.

Retenez ce principe incontestable; c'est l'aveugle crédulité du peuple qui fait son plus grand malheur ; c'est elle qui le rend incapable de sentir des vérités essentielles ; c'est elle qui le rend fanatique; c'est elle qui le livre à l'hypocrisie des prêtres; c'est elle qui le soumet aux despotes; c'est elle enfin qui prolonge son esclavage et qui éloigne sa prospérité et ses jouissances.

Et d'où lui vient cette crédulité aveugle, cette fatale crédulité, la source de tant de maux ? De la crasse ignorance dans laquelle ses prêtres l'ont plongé, et dans laquelle ils n'ont cessé de l'entretenir.

Sortez donc de cette ignorance, citoyens, si vous ne voulez plus être superstitieux et de misérables esclaves ; et pour en sortir, au lieu d'écouter avec avidité des sermons insignifians ou perfides, et d'avoir en ceux qui ont la sottise ou l'impudence de vous les débiter, une confiance dangereuse, stupide et digne de pitié, écoutez à l'avenir les instructions que la probité vous donnera, que le bon sens mettra à votre portée, et que la simple raison vous fera comprendre et juger avantageuses.

Ecoutez ces instructions attentivement, et bientôt vous connoîtrez vos droits et vos devoirs ; bientôt vous arriverez au terme de la révolution, et bientôt par conséquent vous jouirez de la liberté, de l'égalité et de tous les précieux avantages qui en sont les suites naturelles.

Ces instructions, nous les donnerons avec le plus grand plaisir à tous ceux qui seront assez sages pour suivre nos séances ; elles seront claires comme les vérités qu'elles renfermeront, et nous les donnerons de même avec douceur et avec fraternité.

Assurément les prêtres n'en ont jamais usé ainsi ; loin delà, ils ont toujours contrarié le bon sens; ils ont toujours parlé un langage mystérieux et absurde; ils ont toujours menacé de châtimens terribles ; par ces menaces ils ont contraint les peuples de fléchir le genou devant eux, et par-tout où leur orgueil et leur ambition ont trouvé de la résistance, ils ont troublé l'ordre et la paix.

Mais nous verrons si les vertus républicaines, la candeur, la droiture, le courage et l'attachement à la vérité ne triompheront pas de leurs mensonges et de leurs menaces, de leur intolérance et de leur injustice, de leur orgueil et de leur ambition.

Et ce triomphe est certain, citoyens, parce qu'il est certain que ces principes de la religion

des prêtres sont destructifs de notre gouvernement actuel, qu'ils ont toujours rendu les hommes esclaves et malheureux, et que nous ne pourrions les tolérer plus long-temps, sans préparer aux générations futures le même esclavage et les mêmes malheurs.

A bas donc la religion des prêtres : oui, citoyens, à bas la religion des prêtres; c'est le vœu général, c'est le cri de tout homme sensé qui a de l'amour pour son prochain et pour sa patrie; c'est la religion des prêtres qui vous a donné des rois; c'est la religion des prêtres qui les a soutenus dans le crime, et c'est la religion des prêtres qui a plongé le peuple dans l'ignorance, dans la servitude et dans la misère.

D'où je tire cette vérité, que le peuple ne sera libre et heureux que lorsqu'il saura se passer de rois et de prêtres, deux espèces de monstres qui ne peuvent exister l'un sans l'autre, et qui se donnent mutuellement des secours et de la consistance.

Les rois ne peuvent exister sans les prêtres, parce que les rois ne peuvent dominer que des hommes asservis et rampans, et que les prêtres les dirigeant à volonté par la superstition, asservissent les hommes et les font ramper sous les rois.

Les prêtres ne peuvent exister sans les rois, parce que le prêtres ne peuvent établir leurs

prétentions ambitieuses et envahir les fortunes qu'avec la protection de la force armée, et que les rois, ayant cette force dans les mains, leur accordent cette protection pour les récompenser de leur avoir soumis des esclaves.

Ainsi donc des rois et des prêtres, ou point de rois ni de prêtres.

Et c'est ici que, brûlé par le désir ardent de voir règner la liberté et le bonheur parmi tous les hommes, je m'écrie avec les philosophes et avec la raison : peuples de la terre, renversez tous les trônes et supprimez tous vos prêtres (1).

Eh ! pensez vous, citoyens, que sans vos prêtres nous aurions essuyé de si longs malheurs? Ah ! sans vos prêtres, la révolution seroit consommée; nous n'aurions pas à pleurer tant de braves camarades, et depuis long-tems nous vivrions dans la paix et dans l'abondance.

Car, on n'en sauroit douter, si les prêtres avoient fait aimer la révolution, en détaillant tous les excellens fruits qu'elle doit produire; s'ils eussent démontré que ses principes sont conformes à ceux de l'évangile; s'ils eussent consolé par l'espoir d'un mieux prochain ceux qui

---

(1) Bien entendu, en donnant aux vieillards et aux infirmes les moyens de subsister, et aux autres une pension modique, avec la liberté d'exercer un état utile et de vendre leurs drogues à qui voudra les acheter.

souffroient des circonstances ; et s'ils eussent excité ceux qui possédoient les richesses à faire de généreux sacrifices, jamais on ne fût parvenu à épuiser notre libéralité, à lasser notre patience et à nous diviser d'opinions.

Alors notre union et notre courage auroient intimidé tous nos ennemis ; la trahison n'auroit pas livré notre numéraire et nos munitions à l'étranger ; notre marine et nos places frontières auroient été en bon état ; nous aurions combattu avec toutes nos forces, et dans le calme que nos victoires nous auroient procuré, nos représentans nous auroient édifié une constitution qui auroit fait notre sûreté et notre bonheur.

Pourquoi avons-nous donc éprouvé une fortune si différente ? Pourquoi avons-nous vécu depuis quatre ans au milieu des disputes, des haînes, des craintes et des agitations, lorsque la concorde devoit réunir tous les cœurs et que la prospérité devoit répandre sur tout notre territoire la sérénité, l'abondance et la joie ?

Voici pourquoi, citoyens ; eh ! peut-on vous répéter trop souvent la cause principale de nos revers, de nos désastres et de nos anxiétés ?

D'abord, c'est que, dans le dessein de venger leur orgueil humilié par la raison, et de ressaisir les possessions que la justice leur avoit retirées, les prélats se sont coalisés avec tous nos tyrans et avec tous les ennemis de la liberté et de l'égalité.

Ensuite, c'est que, dans la vue de plaire à ces indignes prélats, d'en obtenir des dignités et de riches prébendes, ou de conserver celles dont ils avaient la jouissance, les prêtres réfractaires ont favorisé cette coalition, en persuadant au peuple que, par la réforme du clergé, l'ordre était anéanti, que toutes les loix étaient violées, que la religion étoit détruite, et qu'il n'avoit plus de moyen de salut.

Enfin, c'est que, trompés dans la folle espérance de jouer un grand rôle dans la société, et mécontens de se voir réduits au simple exercice de leur état, et à la seule considération que procure la vertu, les prêtres constitutionnels sont tombés dans l'indolence, et n'ont travaillé ni à rendre odieuse la coalition que les prélats avoient formée, ni à rendre nulles les maximes de leurs confrères qui avoient la scélératesse de la favoriser, en fanatisant le peuple.

Oui, citoyens, je tiens pour assuré que la conduite des prêtres dans la révolution est la cause principale de tous nos malheurs; et pour achever de vous en convaincre, suivez encore la chaîne du raisonnement que je vais mettre sous vos yeux.

Si les prêtres d'un rang supérieur ne s'étoient pas ligués avec la cour et la noblesse; si les réfractaires n'avoient pas appuyé cette ligue impie, et si les constitutionnels avoient combattu vi-

goureusement pour détruire cet appui ; alors bien certainement la cour et la noblesse n'auroient pas eu tant de force pour contraindre, ni tant de moyens pour séduire ; les hommes opulens de toutes les classes n'auroient pas osé se déclarer pour le tyran et les nobles ligués ensemble ; deux partis puissans n'auroient pas lutté l'un contre l'autre ; la France ne se seroit pas affoiblie elle-même ; les despotes étrangers n'auroient pas disposé contre nous d'une partie de nos richesses ; et, par une juste conséquence, loin d'avoir massacré nos frères, incendié nos villes et dévasté nos campagnes, ils n'auroient pas seulement songé à nous faire la guerre.

Supprimez donc vos prêtres, et ne m'objectez plus que ceux qui ont fait le serment sont patriotes ; car je vous répliquerois qu'ils ne valent pas mieux les uns que les autres ; que les uns, au nom d'un dieu de charité, allument la guerre civile et enfoncent le poignard dans le sein de leurs semblables, et que les autres ne font aucun effort pour l'éteindre et arrêter les mains homicides.

Effectivement, conversent-ils, et prêchent-ils de manière à prévenir de pareils malheurs dans leurs départemens respectifs ? au contraire, leurs conversations sinistres ne présentent que des critiques amères, et n'inspire que le doute du succès et le découragement ; dans la chaire, ils

ne

ne rabâchent que des prônes insipides; ils ne lamentent que de misérables capucinades dans lesquelles, sous le voile de la piété, la philosophie est insidieusement outragée, les philosophes calomniés sans pudeur, et les plus chauds amis de la révolution malignement dépeints avec les couleurs les plus noires et les plus affreuses.

Aussi le fanatisme lève-t-il par-tout sa tête hideuse et son bras meurtrier; aussi, le royalisme avec son sceptre de fer menace-t-il partout d'écraser les républicains.

Quoiqu'il en soit, parmi ces prêtres je conviens qu'il y a des patriotes; j'en connois de tels; mais ils ne sont pas formellement prêtres; ils ne sont que citoyens; et le nombre est trop petit pour en faire une exception expresse.

Je passe à leur serment, auquel la malveillance, de concert avec la sottise, a donné une importance ridicule et funeste; mais, au lieu de discourir sur cet article, je me bornerai aux questions suivantes.

Combien l'ont prêté pour narguer ceux de leurs confrères qui les méprisoient dans le régime précédent? combien l'ont prêté parce qu'ils espéroient sinon d'être évêques, au moins de remplacer les chanoines? combien l'ont prêté en lui donnant une interprétation mentale dans un sens particulier? combien l'ont prêté pour conserver la confiance du peuple et manigancer plus efficacement contre la révolution?

Eh! pourrois-je demander encore; combien ne l'ont pas rétracté depuis, pour se soustraire à la déportation dont ils étoient menacés, ou pour éviter la réputation, qu'ils auroient méritée, d'hommes inconsidérés, frivoles, inconséquens et sans tenue?

Ils se vantent néanmoins d'avoir sauvé la France par leur prestation de serment; s'il en étoit ainsi, je les comparerois dans un sens aux Lafayette, aux Lameth, aux Barnaves et à tant d'autres, qui, à certaine époque, ont bien servi la chose commune, en n'agissant que dans des vues d'intérêt personnel, et qui l'auroient infailliblement ruinée de fond en comble, s'ils eussent continué d'exercer quelques fonctions publiques.

Mais il s'en faut bien que les prêtres assermentés ayent sauvé la France; se l'imaginer, c'est une erreur et une erreur palpable; ils ont sauvé la France! ils ont au contraire entravé la marche de la révolution; qu'ils eussent tous refusé ce serment, que seroit-il arrivé?

Une mesure vigoureuse et nécessitée les séparoit du peuple; ils n'auroient pas eu le tems de séduire et de fanatiser leurs paroissiens crédules; ces bonnes gens n'auroient pas su encore que c'étoit un devoir de se révolter contre sa patrie, pour maintenir des prêtres dans leur despotisme et dans leurs usurpations; et alors les philosophes les auroient bientôt consolés, en leur faisant voir

qu'en perdant leurs prêtres, ils n'avoient perdu que des sots ou des fripons.

Et dans la supposition que les plus dévots, je veux dire les plus imbéciles, eussent causé des dé ordres dans quelques cantons, ces désordres auroient-ils jamais été plus allarmans que ceux qui nous affligent aujourd'hui ? auroit-il fallu, comme dans la Vendée, plus de soixante mille hommes pour les appaiser.

Et encore qui sait si une armée aussi nombreuse les appaisera ? (*a*) n'est-il pas à craindre que ces désordres n'augmentent, qu'ils n'agitent tous les points de la république, et qu'ils ne cessent qu'après que des milliers de citoyens auront péri comme ont déjà péri tant de victimes dans les combats, dans les embuscades, par les trahisons et par le fer des assassinats.

Ah ! sans doute, on n'est que trop fondé à craindre ces malheurs, quand on pense à ceux qui sont arrivés ? N'a-t on pas vu des villes livrées au pillage et aux flammes, des femmes cruellement outragées, et le sang humain ruisseler de toutes parts ? N'a-t-on pas entendu les cris plaintifs et les gémissemens de nos malheureux frères qui ont expiré dans des cachots affreux, et au milieu des tourmens les plus horribles ?

(*a*) En effet, l'expérience a prouvé qu'il ne fallait rien moins que des forces aussi considérables pour terminer cette cruelle guerre.

O Vendée, que ton nom est exécrable ! et qu'il doit inspirer d'horreur pour le fanatisme, de haîne pour les prêtres qui l'ont allumé, et de mépris, pour ceux qui n'ont pas fait les plus grands efforts pour arrêter ses fureurs !

Non, citoyens, si tous les prêtres avoient refusé le serment, jamais la superstition n'auroit causé tant de maux à la France; leur serment, au lieu de la sauver, lui a donc été funeste; c'est mon opinion, et cet opinion, appuyée sur des motifs aussi forts et aussi évidens, quiconque n'est pas idiot ou pusillanime la partage ouvertement avec moi.

Quant à leur patriotisme, je ne sais de quelle couleur il est; ce que je sais, c'est qu'ils se dépitent de se voir soumis aux administrations civiles, et qu'au lieu de prêcher avec chaleur et d'embrâser toutes les ames de l'amour de la république, ils ne disent jamais une seule parole en faveur du gouvernement républicain, et qne souvent ils en disent mille dans un sens opposé.

En deux mots, vos prêtres suivent parfaitement le même système, et les mêmes pratiques de religion que les prêtres aristocrates qui ont fanatisé tous les départemens de l'Ouest; comme eux ils abusent de l'empire qu'ils ont encore sur vos esprits, pour vous retenir dans le bourbier de l'ignorance; comme eux, ils exigent une foi sans bornes, ils exposent des châsses et vous font baiser des reliques pour avoir de la pluie

ou du beau tems ; au lieu de vous éclairer et de vous détacher de toutes les futilités de ce genre, ils vous entretiennent donc dans votre aveugle crédulité, ils continuent donc d'anéantir votre raison, et de vous rendre superstitieux et fanatiques.

Eh ! qui de vous oseroit m'accuser d'erreur? Ah ! je voudrois me tromper ! mais quand la convention vous ôtera vos cloches, vos chasubles dorées, vos reposoires, vos processions, et tant d'autres choses vaines que vous confondez avec la vraie religion, votre conduite prouvera cette triste et malheureuse vérité.

Réveillez-vous donc, citoyens, ouvrez donc les yeux à la lumière, mettez donc en usage le bon sens que la nature vous a donné ; et rassurez-nous, en supprimant vos prêtres dès-à-présent, sur la conduite que vous tiendrez alors. N'avez-vous pas juré d'être républicains ? Une république d'hommes aveuglément crédules, déraisonnables et stupides peut-elle exister ? Supprimez donc vos prêtres, dont le moindre tort est de coûter à l'état des sommes énormes, sans vous être d'aucune utilité ; et supprimez-les promptement, comme des êtres d'autant plus dangereux que, tout en exerçant les fonctions de leur *saint ministère*, ils feront indirectement dans leurs prônes et dans leurs confessionaux, la censure des principes de la révolution, dénigreront les philosophes qui travaillent avec ar-

deur à son succès, inspireront par dégrés le désir de l'ancien ordre de choses, et saperont impunément les bases de notre république.

Et dans cet endroit, citoyens, prêtez votre attention à une réponse de l'abbé Maury que je vais vous rapporter ; elle est frappante, et seule elle vous fera connoître l'esprit sacerdotal cent fois mieux qu'un discours tout entier.

Un courtisan lui disoit : les choses vont mal ; les patriotes nous mèneront loin ; ils seront libres et se rendront heureux, malgré la cour et malgré le clergé.

Ne craignez rien, lui répondit ce prêtre scélérat, il ne faut que de la patience ; le peuple est ignorant et crédule ; nous avons la chaire et le confessionnal ; et par le moyen de l'une et de l'autre, nous recouvrerons tout, biens, honneurs, priviléges, autorité ; et s'il arrive que le trône soit démoli, les mains du fanatisme le rebâtiront ; et je vous proteste que nous n'aurons été dominés pendant quelques jours, que pour règner ensuite avec plus d'éclat, plus de gloire et plus de puissance.

Telle fut la réponse de Maury, et cette réponse, citoyens, qui développe si bien le coquinisme des prêtres, ne doit-elle pas vous inspirer pour eux l'indignation la plus profonde ?

Supprimez-les donc, si vous ne voulez plus être instruits par des fourbes ou par des imbéciles qui vous entretiennent dans la stupidité,

ni gouvernés par des tyrans qui vous accablent d'impôts, de misère et de mépris.

Mais vous me dites ici : il faut une religion au peuple ; oui, sans doute, il faut une religion au peuple ; mais dans une constitution républicaine, la religion nécessaire ne doit avoir rien de commun avec la religion des prêtres. Que signifient des offices maussades et ennuyeux ? Que signifient des cantiques monotones et inintelligibles pour ceux qui les chantent ? Et que signifient des gesticulations et des paroles magiques qui changent les substances ?

A un peuple libre, il ne faut que la religion du cœur et du sentiment ; qu'il adore l'être suprême par la pensée ; que ses prêtres soient les magistrats qu'il a choisis, que son culte soit le culte des loix qu'il a sanctionnées, que ses fêtes soient des jours de réjouissance et d'allégresse, que ses sacrifices soient des festins où président le plaisir et la décence, que ses hymnes soient l'expression de son bonheur et de sa gratitude, et que ses vertus soient le patriotisme, le courage, la justice et la fraternité.

Telle doit être la religion du républicain ; telle est la religion que la sagesse de nos législateurs établira, et telle est la religion que le Christ lui-même a enseignée, et que les prêtres ont rendu méconnoissable, en la convertissant en pratiques minutieuses et en cérémonies ridicules et inutiles.

Eh ! comment le peuple a-t-il été si long-tems à s'appercevoir, je ne dis pas du vain étalage de ces cérémonies et de l'inutilité de ces pratiques insignifiantes, mais de l'hypocrisie des prêtres, mais de leur rapacité, mais de tous leurs vices, mais de leur maligne influence dans la société ? Quelques réflexions auroient pourtant suffit pour lui dessiller les yeux, et lui faire voir clairement que ses prêtres l'avoient indignement trompé.

Oui, après quelques réflexions simples et naturelles le peuple auroit dit à ces jongleurs impudens: vous prêchez la pauvreté, et vous possédez toutes les richesses, vous prêchez l'humilité et la modestie, et vous êtes bouffis d'orgueil et rongés d'ambition; vous prêchez le jeûne et l'abstinence, et vous ne refusez rien à votre sensualité ; vous prêchez le désintéressement, la paix et la concorde, et vous êtes colères ; et vous êtes vindicatifs et vous intentez des procès à tout le monde.

Au reste, ce n'est pas le moment d'entrer dans le détail de leur conduite criminelle et scandaleuse ; ce détail de leurs crimes et de leurs scandales sera la matière d'une autre instruction.

Ce n'est pas non plus le moment de prouver que, s'ils ont donné quelques bons préceptes, tous les philosophes les avoient donnés long-tems avant que leur religion existât ; eh ! la nature elle-même n'avoit-elle pas rendu les prêtres absolument inutiles, en gravant en caractères ineffa-

çables

cables ces bons préceptes dans le cœur de tous les hommes?

Car je vous le demande, citoyens, avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons adorer l'être suprême? avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons aimer nos semblables? avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons obéir aux loix? avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons remplir les devoirs de notre état? avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons être fidèles dans nos promesses? et finalement, avions nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons faire du bien à tout le monde, et que nous ne devons faire de mal à personne?

Cependant encore une fois, c'est bien là toute la vraie religion; c'est bien là toute la religion du Christ; et je défie les prêtres avec toute leur astuce, toutes leurs subtilités et toute leur effronterie, de prouver aux personnes sensées que ce sage législateur ait jamais prescrit les momeries, les futilités et les chimères qu'ils ont inventées, et qu'ils vous font révérer.

Mais puisque ce n'est pas le moment de vous détailler la conduite des prêtres, ni de vous prouver qu'ils revendiqueroient à tort les bons préceptes de la morale, je vais donc vous faire quelques nouvelles observations sur la manière

dont nous vous instruirons, et sur l'objet de nos instructions.

Nous ne vous parlerons point avec menaces ni obscurément, comme font les prêtres; cette manière d'instruire ne convient qu'aux charlatans et aux despotes; nous ne vous dirons pas même de nous croire; nous vous présenterons des faits et des raisonnemens sensibles; et du reste nous soumettrons tout à votre raison, à votre propre conscience et à votre propre jugement.

Nous n'aurons pas l'impudence de vous enjoindre, sous peine d'être damnés, de venir nous révéler dans un confessional tous les secrets des familles pour les faire servir à notre cupidité et à notre despotisme; nous ne vous enjoindrons pas non plus, sous la même peine, de croire au chapelet, aux indulgences, au purgatoire et à la grace efficace; la liberté des cultes est décrétée, et je vous le répète, nous ne vous présenterons que des faits et des raisonnemens à votre portée; et ensuite, vous croirez, si vous le jugez à propos, que la lune est tombée dans un puits, ce qui ne répugnera pas plus que les mille et une absurdités avec lesquelles des imbécilles ou de vils imposteurs vous ont bercés depuis votre enfance.

Voilà, citoyens, ce que j'avois à vous observer sur le mode de nos instructions; quant à leur objet, après vous avoir démontré, vous avoir

convaincus et vous avoir persuadés que, dans tous les tems et dans tous les lieux, les prêtres ont été la peste des sociétés humaines, nous vous entretiendrons tout simplement de la morale douce et bienfaisante de la nature et de la raison.

Nous vous dirons, par exemple, suivez la nature, qu'elle soit votre guide unique; elle est sage et ne vous trompera jamais; écoutez la raison; elle vous consolera dans vos peines, et chassera de votre ame les craintes superstitieuses qu'on vous a inspirées et qui vous tourmentent encore; ne repoussez jamais la gaîté; et livrez-vous toujours aux plaisirs, lorsqu'ils ne nuiront ni à vous-mêmes, ni à vos frères.

Nous vous dirons encore: que l'humanité vous intéresse au sort de tous les malheureux; obligez avec empressement tous ceux qui auront besoin de votre secours; essuyez les pleurs de l'innocence opprimée; estimez les gens de bien, et par vos procédés, répandez continuellement le bonheur dans vos familles, et conciliez-vous l'estime et l'amitié de vos concitoyens.

Nous vous dirons de plus; soyez justes, parce que la justice est le soutien de la société; soyez reconnoissans, parce que la reconnoissance nourrit la générosité; pardonnez les injures, parce que vous avez besoin de pardon, et que la vengeance éternise les haînes; soyez sobres, tempérés et

chastes, parce que l'intempérance, la colère et la débauche détruisent la santé, obscurcissent la raison et rendent les hommes méprisables.

Nous vous dirons enfin, soyez patriotes, montrez-vous laborieux, vigilans et pleins d'activité pour les intérêts de votre patrie, parce que c'est à votre patrie que vous êtes redevables de votre sûreté, de vos plaisirs, de votre bien être, et de la conservation de tout ce que vous avez de plus précieux et de plus cher.

Maintenant, citoyens, par l'exposition franche de ces principes naturels et sociaux, qui sont les principes de tous les hommes honnêtes et les miens depuis l'âge de raison, ai-je répondu victorieusement à ceux qui disent que je n'ai ni foi ni loi? J'ose m'en flatter, et cette réponse sera la seule vengeance que je tirerai d'un langage aussi injurieux; parce que ceux qui le tiennent ne sont que des ignorans ou mes ennemis, et qu'au moins j'ai une loi qui m'enseigne à pardonner aux ignorans et à ceux qui me haïssent.

Je n'ai ni foi ni loi! Mais je pourrois encore répondre à ceux qui me font gratuitement cette injure; les hommes les plus lumineux, les plus méditatifs et les plus estimables dans toutes les conditions de la société, n'ont donc ni foi ni loi non plus, puisqu'ils pensent comme moi, et que je pense comme eux sur les prêtres et sur leur religion.

Et pour vous en convaincre, ô hommes inconsidérés ou méchans, je vous interroge vous-mêmes, et répondez moi selon la vérité ; excepté quelques aristocrates, impies autrefois et maintenant hypocrites, voyez-vous des gens d'esprit aller à confesse, *faire leur bon jour*, assister aux offices, écouter les prônes et recevoir les bénédictions de vos prêtres? Mais, endoctrinés comme vos prêtres, vous direz que les gens d'esprit sont aveuglés par leurs passions ; qu'ils connoissent bien la vérité, et qu'ils ne méprisent toutes ces pratiques religieuses que par une coupable indifférence pour leur salut.

Oui vous le direz, et vous ferez pis encore ; les philosophes qui mènent la vie la plus frugale et qui ne respirent que la paix, ces hommes humains et savans qui ne cessent de travailler pour le bonheur du corps social, vous les calomnierez, vous les outragerez, vous les traiterez d'insensés, d'impies, d'athées, de libertins et de scélérats.

Rougissez donc de votre ignorance et de votre ingratitude ; cherchez donc à vous instruire, et au lieu de les injurier de la sorte, au lieu d'obéir aux impulsions de vos prêtres et d'être les échos de leurs calomnies atroces, montrez-vous reconnoissans envers des citoyens qui vous aiment et qui emploient leurs talens, leurs veilles et leur fortune pour vous procurer des lumières et vous

rendre les services les plus importans et les plus désintéressés.

Mais, en attendant que vous fassiez usage de votre raison, que vous vous convertissiez à l'équité, et que vous soyez capable de sentir les bienfaits, je suivrai l'exemple de ces hommes doux et pacifiques, et par conséquent ni les propos outrageans, ni les sarcasmes ne refroidiront mon amour pour mes concitoyens, ni mon zèle pour leur instruction et pour tous leurs intérêts.

D'ailleurs, il est des personnes équitables et judicieuses qui m'écoutent favorablement, qui connoissent la droiture de mes intentions, et dont l'estime et l'affection me fortifient contre les atteintes de l'ignorance et de la malignité; d'ailleurs encore, en consultant ma conscience, *ma foi et ma loi*, je regarde comme une obligation indispensable de travailler, malgré les injures de quelques individus, au triomphe de la raison, de la vérité et de la justice.

Ainsi donc, citoyens, dimanche prochain, après avoir lu les nouvelles intéressantes, et parlé des affaires politiques, je commencerai mes instructions contre la religion des prêtres, contre les absurdités qu'elle enseigne, et contre le fanatisme qu'elle inspire, afin de vous faire connoître parfaitement la religion pure de Jesus; cette religion si différente de la religion des prêtres! cette religion si raisonnable! cette reli-

gion si douce! cette religion si consolante! en un mot, cette religion naturelle et sublime qui sert de base à notre révolution, et qui en sera l'appui, le complément et la couronne.

Voilà citoyens, le discours préparatoire que j'ai cru devoir vous prononcer aujourd'hui ; pour me faire comprendre plus clairement et avec plus de facilité, j'ai parlé longuement, j'ai même répété plusieurs fois quelques idées ; mais je me flatte tellement que ces répétitions ne vous ont pas été désagréables ; qu'avant de descendre de cette tribune, j'oserai vous en présenter deux encore, pour me justifier personnellement, pour justifier les membres de notre club, et généralement pour justifier quiconque a brisé les chaînes de tout esclavage et qui, laissant de côté les égards et les ménagemens déplacés et nuisibles, a le courage de n'envisager dans ses paroles et dans ses écrits que la vérité, l'instruction du peuple, l'affermissement de notre constitution et la prospérité publique.

Première répétition ; au mois de mars dernier, en présence de trois corps administratifs, réunis à l'occasion des nouveaux dangers de la patrie, et présidés par un député à la convention nationale, je prononçai un discours contre les riches en faveur des pauvres, dont plusieurs membres de l'assemblée votèrent l'impression, et dont l'analyse a été depuis un décret de la convention,

auquel la France entière a donné de vifs applaudissemens; et toutefois, des hommes sans esprit sans mérite quelconque, et uniquement attachés à leurs propres intérêts, en avoient jugé les principes dangereux et désorganisateurs.

Il en sera de même du discours que je viens de prononcer : avant peu, la sagesse de nos législateurs supprimera tous les prêtres aux applaudissemens de toute la France, et ce discours néanmoins va m'attirer la haîne, le mépris et l'anathême, non seulement des prêtres, mais encore de toute la tourbe des idiots qu'ils ont aveuglés.

Et c'est d'après cette observation que je répète avec le calme profond d'une conscience qui n'a rien à se reprocher : que m'importe la haîne, le mépris et les malédictions des prêtres et des idiots? assurément, leur amitié seroit absolument nulle pour moi, parce que je ne suis sensible qu'à l'amitié de ceux qui ont de la franchise et du discernement; et quant à leur estime, elle me seroit odieuse, parce que je la regarderois comme la preuve la plus sûre que je serois méprisable.

Tout ce qui pourroit m'affliger, ce seroit d'être méprisé et haï de ceux de mes concitoyens qui ont un bon cœur, de l'intelligence et qui jugent selon la justice; mais encore une fois il en est bien autrement; les hommes vraiment justes, fraternels et intelligens m'en donnent tous les jours la certitude par leur conduite amicale à mon égard.

Et

Et finalement, quand même, ce qui est impossible, je ne serois approuvé ni aimé de personne, la vérité et le seul désir d'être utile ont été mes guides, j'ai rendu hommage à la vraie religion, j'ai parlé pour l'avantage du peuple, et cette seule persuasion suffiroit pour ma consolation et pour ma tranquillité.

Ainsi, que les prêtres, les idiots et leurs adhérans vocifèrent tout à leur aise; qu'ils se déchaînent contre moi; qu'ils me méprisent; qu'ils me détestent, et qu'ils me déchirent par leurs calomnies, je les préviens que je leur pardonne d'avance, et que je n'en continuerai pas moins de dire franchement la vérité à tous ceux qui voudront l'entendre.

Seconde répétition : pour donner une mauvaise réputation à notre club, des hommes d'une espèce aussi méchante, jaloux du bien que nous tâchons d'opérer, mécontens des lumières que nous communiquons au peuple, et furieux de notre opposition à leur conduite anti-populaire, ne manqueront sûrement pas encore de crier à l'assassinat; ils vont dire que maintenant nous excitons à égorger les prêtres, comme nous excitions autrefois à égorger les riches.

Et c'est d'après cette seconde observation que je répete encore : que m'importe et qu'importe aux membres de notre club la rage et la méchanceté de nos ennemis? ils ne cessent de nous

outrager, ils ne cessent d'outrager ceux qui suivent nos séances, et se pressent autour de notre tribune ; leurs outrages demeurent impunis, et c'est la preuve que nous enseignons l'oubli des injures, que nous prêchons la paix, et qu'en cherchant à nous flétrir, ils se flétrissent eux-mêmes dans l'opinion de quiconque a du jugement et de l'honnêteté.

Eh ! quel est celui de nos auditeurs qui ait égorgé un riche ? quel est celui qui ait pillé une maison ? en est-il même un seul parmi eux qui ait fait une insulte à personne ? notre club n'est donc point une école de meurtre et de pillage, comme ces hommes détestables s'efforcent de le persuader.

Nous avons publié dans un tems que l'ouvrier devoit vivre de son travail, que le pauvre devoit être secouru, que les riches devoient payer ce travail, donner ces secours et solder toutes les dépenses de l'état, et la publication de ces principes n'a point excité au vol, ni au carnage parce que la publication des principes fondés sur la raison et sur la justice, n'ont jamais produit de mal.

La même chose arrivera par rapport aux prêtres; nous publions qu'ils sont dangereux, que leur religion est absurde, que le peuple doit l'abandonner, que la convention doit supprimer tous les prêtres, et comme ces principes sont pareil-

lement fondés sur la raison et sur la justice, le peuple toujours juste et raisonnable, quand il est éclairé, n'égorgera pas plus les prêtres qu'il n'a égorgé les riches; et sa conduite à leur égard sera encore l'apologie de nos instructions, dont le but, loin de faire égorger ou piller qui que ce soit et même d'exciter le moindre trouble, est uniquement d'accoutumer le peuple à entendre les accens de la franchise et des vérités républicaines, de l'engager à l'obéissance aux loix, à l'amour de l'ordre et au respect des personnes et des propriétés; de lui faire exécrer les rois et abhorrer les prêtres, et de le garantir pour toujours du despotisme qu'exercent les uns et du fanatisme qu'inspirent les autres.

LONQUEUE, *Député d'Eure et Loir à la Convention Nationale.*

A PARIS, de l'Imprimerie du LYCÉE DES ARTS, Nos. 9 et 71.